

*LA FEMME  
AUX CINQ  
ÉLÉPHANTS*

de VADIM JENDREYKO  
(2009)

*TRADUIRE*

de NURITH AVIV  
(2010)

# LA LANGUE APPARTIENT À QUI LA PARLE ET L'ÉCRIT

EMMANUÈLE SANDRON

À l'occasion de la sortie en salle du film *Traduire* de Nurith Aviv paraît un très intéressant coffret de trois DVD (éditions Montparnasse) qui donne à voir *in extenso* la trilogie que la réalisatrice a consacrée à l'hébreu sous ses aspects poétique, politique, religieux et profane et à ses rapports avec les autres langues. Les deux premiers panneaux de ce triptyque sont *D'une langue à l'autre* et *Langue sacrée, langue parlée*. Cet ensemble déjà très riche est complété par la captation d'une intervention dense et émouvante d'Hélène Cixous lors d'une conférence au Jeu de paume, le film *Vaters Land / Perte*, où des intellectuels allemands expliquent comment ils ont enjambé le vide de l'oubli pour découvrir ce qu'avaient fait leurs aînés pendant la Seconde Guerre mondiale, et un documentaire étonnant, *L'Alphabet*, de Bruly Bouabré, lauréat du prix Édouard Glissant 2009. Et comme toute l'entreprise repose sur une dynamique de la transformation, du miroir, du passage, du dialogue – entre les langues, par-delà les frontières, parmi les hommes –, tous ces sons et toutes ces images renvoient à un support papier, petit recueil de certains textes de divers intervenants dans leur langue (hébreu, russe, allemand, arabe, italien, etc.) et dans leur traduction française. Ouf ! Quel projet ! Babel, ou l'être-au-monde de l'homme comme sujet parlant, tient désormais en 955 centimètres cubes dans une bibliothèque.

## D'UNE LANGUE À L'AUTRE

Le film par lequel commence le triptyque donne voix à huit personnes d'origines diverses pour leur faire évoquer les rapports qu'elles entretiennent avec leur langue maternelle, celle qui coule « comme le lait maternel » (Agi Mishol), l'hébreu. Chaque fois, c'est un roman individuel, familial et collectif qui nous est raconté, tantôt digne et beau, tantôt poignant et attachant.

Meir Wieseltier, poète né en Russie, passé par la Pologne, puis l'Allemagne, arrive à Haïfa à huit ans. Il « assassine » délibérément

la langue russe car elle menaçait son écriture. Et pourtant, dans sa poésie, il retrouve, ébahi, les rythmes de Pouchkine et de Lermontov qu'à l'âge de quatre ans il récitait par cœur, debout sur une chaise, en Russie, pour épater la galerie.

Agi Mishol, arrivée en Israël de Hongrie à l'âge de quatre ans, en 1950, explique qu'il y avait une hiérarchie. Le pire, à l'époque, était de parler yiddish. Puis venaient le roumain et le hongrois. L'allemand restait, malgré tout, la langue de la culture. « Mais l'important était d'être comme tout le monde et de parler hébreu. »

Haïm Uliel, musicien dont les parents sont arrivés du Maroc en Israël dans les années cinquante, dit, lui, avoir appris à se taire, car il avait honte de parler marocain. Puis, avec les années, vient la musique. Après un passage par l'anglais, il se rend compte que chanter en marocain, « c'est sexy ». On observe d'ailleurs que, si les arrivants de la première génération ont cherché à s'assimiler avant tout, les enfants de la deuxième vivent le contact de la langue de leurs origines avec l'hébreu comme « un point aveugle, une zone d'oubli, une zone abandonnée », pour reprendre les termes employés par l'étonnante Haviva Pedaya, chercheur et poète dont le père est irakien et la mère syrienne, et qui navigue sans cesse entre son hébraïté et son arabité.

Témoignage encore différent et tout aussi saisissant, celui de Salman Masalha, poète né en 1953 en Galilée. Après le sentiment d'aliénation qu'il a ressenti quand il a été obligé d'apprendre l'hébreu, il s'est rendu compte qu'il avait acquis la langue, qu'elle était devenue « sa propriété » : « L'hébreu n'appartient plus aux Juifs. L'hébreu appartient à quiconque le parle et à quiconque l'écrit. » Aharon Appelfeld, Amal Murkus, Evguenia Dodina et Daniel Epstein donnent aussi un témoignage d'une belle singularité.

Un des intérêts de ce projet est de tendre le micro à des hommes et des femmes d'horizons très éloignés les uns des autres et d'évoquer pour le spectateur la diversité de ce qui constitue aujourd'hui la population israélienne. Mais, comme le dit Édouard Glissant lors de la cérémonie de remise du prix qui porte son nom au documentaire *L'Alphabet*, de Bruly Bouabré, « [ces personnes] venues d'endroits complètement différents nous ont raconté des histoires complètement différentes, mais elles nous racontaient toutes la même histoire ». En effet, chaque fois, c'est cela que Nurith Aviv a enregistré : la difficulté d'être soi en tuant sa langue maternelle, en la

refoulant, en l'assassinant, et en mettant à la place « le gravier » de l'hébreu (Aharon Appelfeld.). Paradoxalement, ces huit figures, en disant la perte d'une part fondamentale de qui elles étaient, disent combien elles sont devenues elles-mêmes dans le dialogue constant avec la langue de l'autre. « Les paysages entre les épisodes sont les paysages du monde », a dit aussi Édouard Glissant, désireux de souligner la dimension profondément humaine de l'expérience et de montrer à quel point la façon dont ont évolué les personnes interrogées reflète l'évolution « de la problématique des langues dans le monde et non pas dans un endroit ».

### VATERS LAND

Ce film d'une demi-heure seulement (on l'aurait voulu beaucoup plus long) s'ouvre sur un témoignage choc d'Hannah Arendt que j'aimerais pouvoir citer dans sa totalité : « Nous savions qu'une majorité d'Allemands soutenait Hitler. Notre problème personnel, ce n'était pas tant nos ennemis que nos amis. [...] Nous étions confrontés à un abandon soudain : comme si un vide se faisait. [...] Et j'ai constaté que cet abandon était davantage la règle chez les intellectuels [...] ». L'objectif de Nurith Aviv, dans ce documentaire, c'est d'évoquer avec des amis en Allemagne le vide, la perte, l'idéal. Elle y parvient d'une façon vertigineuse.

Quatre intellectuels – Gustav Obermair, Claus D. Rath, Jutta Prasse et Hanns Zischler – disent pour elle et pour nous le silence dans lequel ils ont grandi et étudié, après la guerre, et expliquent comment ils ont cherché à savoir, à comprendre, ne trouvant nulle part de réponses à leurs questions lancinantes. Quand Gustav Obermair commence ses études de physique, de sociologie et de philosophie, en 1952, personne ne parle de l'interpénétration intellectuelle qui a été à l'origine de l'essor scientifique, notamment en physique, de 1918 à 1933, ni du vide qui a suivi. Les professeurs refusent de parler, les coupables se taisent, et les rares survivants des camps aussi. Au début des années soixante, les jeunes de vingt-trente ans commencent enfin à « fouiller les gravats de 1945 ». Gustav Obermair, lui, part enseigner aux États-Unis en 1967, et c'est là qu'il apprend, parmi ses collègues et amis juifs, ce qui s'est réellement passé pendant la guerre en Allemagne. À son retour au pays en 1970, il a « hélas constaté que les morceaux avaient été recollés, mais que le vide était resté ».

Claus D. Rath évoque pour sa part l'absence de « pères symboliques sur lesquels on aurait pu se fonder », quand, pour

beaucoup d'enfants, le père était mort, porté disparu ou prisonnier de guerre, humilié. Dans les années soixante et soixante-dix, ces enfants sans père ont découvert Freud, Kafka, Benjamin, puis Adorno, Horkheimer et Marcuse, qui rentraient d'exil. « La psychanalyse de Sigmund Freud nous a transmis que notre propre désir est toujours relié au désir d'un autre, qui fait autorité, et que cela peut générer des phénomènes de fascination et de soumission. » Marcher vers le passé a ouvert de nouvelles voies pour l'avenir.

Jutta Prasse, ensuite, parle d'une façon très riche de la façon dont « la patrie » (elle ne dit pas « le nazisme ») « a causé un tort terrifiant » à l'allemand. Le mot « sol » fait encore tant frémir que certains Allemands hésitent à faire l'acquisition d'un terrain ou à devenir riche (« reich »)...

Enfin, Hanns Zischler, élevé en milieu protestant, explique que, durant toute son enfance et son adolescence, il a ignoré jusqu'à l'existence d'une culture juive en Allemagne avant la guerre. On parlait certes des crimes nazis et du génocide des Juifs, mais on l'enseignait comme quelque chose de très lointain, qui ne se rattachait en rien au présent. Il a fallu qu'il quitte la Bavière et qu'il aille étudier à Berlin, à la fin des années soixante, pour rencontrer des hommes qui lui ont parlé du judaïsme : Peter Szondi, Jakob Taubes, Jacques Derrida, Celan. Et Walter Benjamin, et plus encore sa cousine Gertrud Kolmar, poétesse méconnue, qui a évoqué ce que c'était que d'être juif à Berlin pendant la guerre.

Dans ce film comme dans tous les autres, chaque prise de parole est d'une richesse et d'une densité rares.

## LANGUE SACRÉE, LANGUE PARLÉE

Pour moi, *Langue sacrée, langue parlée* est un film tout entier sous-tendu par la prestation à couper le souffle d'intensité, de mystère et de beauté de Victoria Hanna récitant et chantant *Le livre de la création*, ancien traité hébraïque de mystique : « Vingt-deux lettres / gravées par la voix / taillées par le souffle / fixées dans la bouche / en cinq endroits / gorge / palais, langue / dents / lèvres / Vingt-deux lettres / liées à Sa langue / dévoilent Son secret [...] »

Dans l'introduction, Nurith Aviv rappelle que les premiers sionistes voulaient « faire du rêve religieux du retour à Sion une réalité politique moderne, faire de la langue sacrée une langue parlée ». Et, en effet, les écrivains qu'elle interroge ensuite parlent de l'hébreu avec un étonnant mélange de dévotion et d'absence totale de respect. Dans l'enfance de

Haïm Gouri, on emportait une couverture et la Bible quand on partait en excursion, car la Bible était un livre... de géographie. Même légèreté apparente chez Michal Govrin, qui s'assied sur le Talmud pour être à la bonne hauteur face à son piano, mais qui, devenue écrivain, écrira un livre inspiré du Talmud et de sa forme : le journal de voyage à Rio en son centre, les commentaires, les associations d'idées, les souvenirs d'enfance dans la marge. Peu importe que les femmes aient été exclues du Talmud – ou justement –, elle l'empoigne à bras-le-corps avec une joie sensuelle qui fait plaisir à voir.

Ronit Matalon parle des traductions anciennes qui ont bercé son enfance, écrites dans un hébreu qui n'avait pas atteint la souplesse de l'hébreu actuel, par des traducteurs formés par l'étude des textes sacrés. « Ces traductions ont fait de la langue sacrée une langue parlée, une langue usuelle. » Bel hommage rendu aux traducteurs ! À la fin de son témoignage, cet écrivain fait aussi une magnifique déclaration d'amour à l'hébreu : « La joie de l'hébreu [...] est évidente pour qui aime cette langue. C'est le droit, la responsabilité, la liberté de prendre selon ses besoins, sans souci du niveau de langue. » *Le droit, la responsabilité, la liberté...* Une fois encore, le spectateur a l'impression d'entendre parler non pas seulement de langue, mais de religion, d'identité, d'histoire, de psychologie, d'esthétique, d'art... et de ce que c'est que d'être au monde.

Il y aurait tant d'autres témoignages encore à citer... Tenez, Roy Greenwald, par exemple, pour qui « l'hébreu représente la parole de Dieu, et le yiddish, la parole de ses petits Juifs, les fidèles ». Étonnamment, il trouve l'hébreu un peu boiteux, car il a perdu de sa puissance, que le yiddish a conservée. Ainsi le mot « bitakhon », qui veut dire « sécurité » en hébreu actuel et qui évoque la défense de l'État, quand le mot yiddish « bitokhn » signifie « confiance » et exprime la confiance en Dieu. Mais ce ne serait pas rendre justice à ce coffret si je terminais sur ce mot, Dieu, pourtant omniprésent tout au long. Allez, je vais donner le mot de la fin à Etgar Keret, qui décrit l'hébreu comme une langue « congelée deux mille ans puis décongelée », pour laquelle il a fallu puiser des mots dans d'autres langues, inventer des termes d'argot, dans une tension constante entre la langue biblique ou talmudique et la langue rugueuse de la rue. L'hébreu, dit-il, c'est « une langue qui pose des questions plutôt qu'une langue qui guérit et qui unit ». Oui, en effet, des questions, les personnalités interrogées dans ce coffret en posent une belle flopée. Elles apportent aussi des tentatives de réponses, personnelles,

imparfaites, banales, mais animées par un souffle vital extraordinaire. Un mot, pour conclure, sur la beauté des images, des visages, des bibliothèques (oui)... et de cette langue, l'hébreu, qu'on se prend soudain à avoir envie d'apprendre.

*Traduire*, film documentaire de Nurith Aviv, 2011, 70'  
Coffret DVD Nurith Aviv (3 disques) – 2002-2011, 3h54, éditions  
Montparnasse